VERTIGES MESSAGERS

Interview de Marcel Kanche par Bruno Tocanne, photos de Guy Le Querrec et Olivier Longuet



Marcel Kanche, 25e Festival d'Amiens « Musiques de jazz et d'ailleurs », mars 2006

Marcel Kanche est une voix singulière, une énigme même au pays du trop plein cadré. Ce chanteur pour qui « l'homme n'est pas plus que ce qu'on veut nous faire croire » est venu des forêts tourangelles au milieu des années 70, troquant ses pinceaux pour affirmer ses amours pour Robert Wyatt, Carla Bley ou Alan Vega puis afficher une insolente liberté. « Je ne suis pas dans le désir des autres ». Les chansons de ce copain d'Allen Ginsberg dérangent, le compromis n'est pas son affaire, ce qui n'empêchent pas M et Vanessa Paradis de lui demander d'écrire pour eux. Dernier opus d'une série d'albums aux titres suggestifs (Nous dormirons bien mais mal, Dix automnes sous les paupières, Vertige des lenteurs...) Et vint un mec d'outre-saison reprend le répertoire du cousin Léo Ferré avec le I. Overdrive trio de Bruno Tocanne. Les deux amis bavardent.

chanteur, musicien, vecteur d'émotion, mec d'outre-saison, vigile de l'aube...? Marcel Kanche: Je ne suis ni poète ni musicien ni auteur

runo Tocanne : Poète, artiste, artisan d'art, auteur,

ni constructeur ni céramiste ni dessinateur ni tailleur de pierre ni musicien ni courageux ni fainéant ni con ni intelligent et pourtant je suis un peu de tout cela, outillé de petites choses, de lacunes et de celles qui m'échappent.

L'origine de cette voie singulière ? Enfant, le choix s'est imposé en non-choix, il me fallait des

lieux solitaires où l'imaginaire (à l'époque, le dessin et la lecture) m'aidait à vivre ou à ne pas mourir.

Plus tard l'accès à la musique continuait le processus. Malgré mes vaines tentatives de rentrer dans la « norme », elle me fut une grande frustration quand enfant, j'essuyais le refus des adultes à la tutoyer, à toucher l'ivoire.

Beaucoup plus tard l'écriture. Malgré un grand complexe du non universitaire. Écrire grâce à ceux que je lisais et à ceux qui m'ont lu et encouragé... Le chant. Un pis-aller. Je sais comment dire mes textes.

Mais je reste convaincu d'être un piètre chanteur et un piètre instrumentiste. J'ai la musique de mes mots. J'ai la peinture de ma musique. Mais sont-elles bien accordées avec celles conformées?

Est-ce à dire que la volonté d'exprimer quelque chose de fort et de sincère est plus importante que la manière d'y parvenir, que le support utilisé pour ce faire ? L'expression à ce stade est un garde-fou, un sang de survie,

une fièvre. Peu importe la forme et les outils. Elle doit être formulée. Elle utilise selon nos atouts un langage souvent incompris. Tout le monde ne parle pas la même langue. Avec l'obstination, nous trouverons un auditoire, un public, si restreint soit-il. Loin des postures. Ce qui est à dire doit

Lorsque l'on s'est rencontrés pour ce projet sur Léo Ferré, nous nous sommes très vite découverts des passions communes pour un certain nombre de musiciens comme Robert Wyatt, Carla Bley, Don Cherry... Étonnant que nous ne nous soyons pas connus plus tôt...

Nos chemins ne se sont pas croisés jusqu'à ce jour malgré nos affinités. Les affinités de goûts ne suscitent pas forcément de belles rencontres. Les liaisons d'amitiés se situent au-delà. Parfois en désaccord même avec les goûts de chacun. Je pencherais plutôt pour des harmonies affectives, des complémentarités, des effets de miroirs positifs. Tu parles beaucoup de hasard. Une notion à laquelle je n'adhère pas. Je crois aux circonstances qui se mettent en place telle une chaîne dont chacun aurait le bon maillon au bon moment lié à son parcours. L'idée des compartiments, de tribus, de familles me situe en marge. Je résiste à l'encartement.

Ma situation d'auteur parfois pour quelques stars françaises, parfois pour des inconnus et ma quête musicale très underground (selon les médias) m'obligent à fréquenter des endroits artistiques aux antipodes. De fait, il est difficile de m'étiqueter, de m'embarquer là où

l'on voudrait que je sois. Ce qui me vaut d'être intéressant, mais de loin. J'ai résolu cette non place en définissant ma quête et mes choix au quotidien. Acceptant de fait la solitude. Souvent salutaire. Parfois douloureuse. Il est vrai aussi que je peux me perdre en ces mondes (cela m'arrive encore). Je dois être et rester vigilant. Exigeant...

Pour en revenir à ta situation d'auteur, pour qui as-tu écrit des chansons?

Pour faire simple. Mathieu Chédid et Vanessa Paradis. Ces deux-là m'ont apporté une certaine reconnaissance, une crédibilité. Était-ce la bonne ? Par ailleurs ma rencontre il y a plus de 10 ans avec Mathieu fut une belle rencontre. Une amitié qui perdure. Je connais très peu Vanessa Paradis mais

nos échanges sont très courtois et agréables. Les côtoyer me permit matériellement de me réaliser sur des sentiers plus obscures et très peu médiatisés. La personne pour qui j'ai le plus écrit est Alain Bashung, il m'inspirait et je l'inspirais. Notre collaboration sur plus de 10 années ne s'est jamais concrétisée sur un album. Nous étions devenus très proches, nous parlions beaucoup de nos enfances où apparaissaient beaucoup de similitudes. Cette forte proximité a sans doute fait en sorte qu'il n'y ait pas eu de résultat concret. L'histoire fut belle.

Tes rapports avec le jazz? Adolescent, j'écoutais en boucle Léonard Cohen puis ensuite Hendrix, Pink Floyd, etc. De ceux qui proposaient un paysage nouveau. Encore novice en ces débuts 70, j'avais une vision du jazz très savante appartenant à une chapelle d'initiés. Parfois j'errais dans quelques caves où j'écoutais quelques combos de jazz. J'étais trop souvent otage d'instrumentistes véloces et trop bavards s'écoutant jouer. Ce que j'appellerai la musique « verticale ». Celle qui va vers soi. Heureusement plus tard Monk entre autre me fit découvrir la musique « horizontale », celle qui nous approche, qui creuse le silence, qui nous remue. Curieux, j'étais de plus en plus attentif aux chercheurs, aux francs-tireurs.

Fin 70, je tombe sur Escalator over the Hill de Carla Bley, une révélation dont je reste toujours adepte. Cette œuvre m'embarquait (m'embarque toujours) vers des horizons marquants: Phil Glass, Steve Reich, John Surman, De Johnnette, Soft Machine, etc. ECM était là pour m'abreuver. Avec des retours et des ponts sur Satie et le baroque. Puis les années 80 où une rencontre entre jazz/ after punk/rock dessinait une route. Bill laswell, Arto Lindsay, Miles Davis, etc. Jusqu'à vraiment prendre en compte le Duo avant-gardiste "Suicide".

LES ALLUMÉS DU JAZZ I 4EMETRIMESTRE 2013

Intervue

J'ai aussi rencontré, entre autres, Don Cherry dans les années 80 à New York qui m'a d'emblée invité à l'accompagner pour un concert à Central Parc. Intimidé, j'ai refusé... (à l'époque, je m'essayais au saxo). Jamais en France, je n'ai eu une telle proposition...

Aujourd'hui, je pense toujours que sous ce titre générique jazz se trouve un véritable espace de liberté où l'accès est possible. C'est pour cela sans doute que je me suis souvent entouré de musiciens issus du jazz. D'une manière générale, c'est souvent chez les batteurs de jazz que je trouve des sons qui me conviennent et me parlent vraiment, de l'acier brut à la lame aiguisée avec en mémoire l'essentiel. Peut-être est-ce un des facteurs de notre rencontre ?

Escalator Over the Hill a aussi été pour moi un disque phare que je réécoute et sur lequel un projet est en

Oui, un élément de plus en faveur de notre rencontre comme beaucoup d'autres que l'on ne peut encore décrypter.

Avec quels musiciens de jazz as-tu travaillé? Ceux qui m'ont marqué : Laurent Coq, le regretté Jean-

François Canape, Jules Bikôkô Bi N'Jami, Akosh S., Fred Pallem, John Greaves, Vincent Segal... (est-il de la famille du jazz? Pour moi, il en est), Otto Lechner accordéoniste et pianiste autrichien de haute volée musicale et... Bruno De quelle manière travailles-tu en tant qu'auteur-compositeur?

Il me faut absolument comme ligne de départ, un titre, un visuel. Puis le travail consiste essentiellement à contempler, à capter, parfois à noter. Surtout à composter. Quand le compost est mûr en ma mémoire, tout est clair. Il me suffit d'appliquer, d'écrire, d'enregistrer le son pour mémoire, d'écrire d'aiguiser, d'affûter, d'élaguer. La seule étape où je suis inaccessible. Pour le compost, beaucoup croiront à une longue errance de fainéant. Pour le rapport texte/musique, je n'ai pas de méthode, l'un ou l'autre en déclencheur. Peu importe. L'idéal : les deux qui arrivent en même temps.

Je t'ai découvert avec le disque Vigiles de l'aube un soir, seul, dans une chambre improbable à Moscou...

J'aurais aimé découvrir comme toi cet album à Moscou. La jonction poétique me parle.

Une expérience forte, j'en conviens, en plus nous étions

en tournée avec le I. Overdrive trio! La genèse de cet album ? Comme dit plus haut, il est venu ainsi par le titre.

Je l'ai fait chez moi avec un matériel assez sommaire. J'avais très, trop avancé les couches de sons, le luxe de travailler chez soi. Je n'ai jamais beaucoup aimé les studios. Le rapport au temps et à l'argent, l'écoute, le recul. Chez soi tout est permis. La fausseté, l'imprévu, l'erreur qui devient une lumière. La solitude. L'immersion. Pour cet album ensuite le violoncelliste Julien Lefèvre est venu chez moi. Quant au mellotron et orgue Hammond de Nicolas Méheust et aux batteries de Régis Boulard, cela s'est fait via des fichiers virtuels par le net (pensant qu'il ne s'agirait que d'une maquette). Mais l'histoire sonnait. Je gardais tout en l'état. Pour le mix, je fais appel à des spécialistes. Ce travail ne me passionne pas trop et me permet de prendre du recul. Je ne suis jamais présent sur les mix. J'écoute le résultat après et tout est clair. Prendre le son m'intéresse vraiment. Je le fais en sauvage instinctif. Je n'y connais rien techniquement. Dans les années 80, j'appartenais à un groupe où nous pratiquions de la sorte en auto-production. Je m'étais découvert ce sens du son, cautionné par d'autres. Il m'arrive de le faire pour quelques amis désargentés dont le propos me séduit. Ces vigiles de l'aube ont très peu tourné. Régis Boulard fut atteint d'une grave maladie juste au moment d'une tournée (heureusement, il en est sorti). Je ne remplace pas un batteur par un autre batteur. D'où est venue cette idée de projet sur Léo Ferré?

n'y a plus rien ». Soudain « la chanson française » était dépoussiérée. Il y a quelques années, je trouvais

Ferré a bercé une partie de mes années 70 surtout avec « Il

possible de reprendre Ferré, n'ayant jamais pratiqué la reprise. Je trouvais fluide de m'approprier sa voix et son jeu de piano. J'enregistrais donc 3 ou 4 chansons seul au piano. Bof! me disais-je. Je remettais juste une couche sombre et cela n'apportait rien. J'abandonnais l'idée. Par un concours de circonstances, je rencontrais Marie Ferré qui avait écouté via un ami commun, Claude Braun. Ce dernier plus tard co-produisait notre album. Marie avait aimé. Sa bienveillance me donnait l'envie de revoir l'histoire mais autrement.

Pourquoi avec le I. Overdrive trio? J'essayais de visionner une collaboration avec quelques

musiciens. J'en parlais. Beaucoup étaient partants. Mais je voyais bien qu'une fois de plus, j'allais tout porter. Façonner. Construire. Être leader. Fred Migeon du label Cristal qui avait connaissance de ce projet et qui connaît suffisamment mes goûts, me fit immédiatement écouter l'hommage à Syd Barrett du I. Overdrive trio. L'évidence était là. Fred Migeon organisait la rencontre. L'évidence était vraiment là. En avant-propos, j'insistais sur un travail collectif. Le message est passé. Puis l'alchimie n'a rencontré aucune ombre. Le travail

s'aiguise et continue sans heurt.

Hors norme?

J'éprouvais un réel désir de rentrer dans les rangs. J'en rêvais. Être à côté et donc seul m'angoissait. Il me fallut l'admettre malgré mes vaines tentatives d'accéder à une norme qui me semblait reposante. Comme vivre dans l'oubli de soi. Bien sûr, le combat a eu lieu. Surtout entre moi et moi. Mais je devais absolument

défendre cette différence. Question de survie, du courage à tenir et une obstination que je remercie. Peu m'ont vraiment aidé. Avec le recul je vois que certains

le firent parce que j'étais une caution (artistique). Au bout du compte, je restais seul à galérer. La seule personne qui m'ait vraiment soutenu et aidé à avoir confiance en moi fut ma femme Isabelle. Toujours vigile et critique de mon travail et de mes choix.

L'idée des compartiments, de tribus, de familles me situe en marge. Je résiste à l'encartement.

depuis longtemps comme étendard : « Créer ce n'est pas communiquer, c'est résister ». Je la trouve en ces temps de réseaux sociaux encore plus forte. Premier album?

Je résumerai avec cette phrase de Deleuze que je porte

Mon 1er album est un vinyle autoproduit de 1980. Nous étions en trio « Un Département » dont le plus brillant

était fan de Syd Barrett. Il est aujourd'hui en soins psychiatriques (une connexion avec le I. Overdrive trio ?). Nous eûmes un certain succès dans le milieu underground. Nous partagions les scènes de Lounge Lizard. Suicide. Fred Frith etc. Comment le reste s'est-il enchaîné jusqu'à ce Et un mec

Quelques albums avec ce trio « Un Département ». Puis

retour à la salutaire solitude. (La tension était forte et destructive en ce trio.)

Deux albums chez Barclay à la belle époque Constentin, puis quelques-uns chez des labels indépendants. Puis deux chez Universal Jazz, un chez Label Bleu, le meilleur label que j'ai connu. Puis Cristal Records qui me conduisait à ce

projet commun avec I O T. L'occasion pour moi de sortir

de mes ornières et de renouer avec un paysage musical

longtemps contemplé. Enfin la naissance de notre amitié, et ce plaisir de travailler avec toi, Philippe Gordiani et Rémi Gaudillat.

Tout ce parcours oblique avec en parallèle des pratiques rémunératrices mais pas seulement (chaux, maçonnerie, graphisme etc.). J'aime l'idée de pouvoir être multiple. Une nourriture.

La place de l'artiste dans « la vie de la cité » ? Une place qui doit être inventée chaque jour, témoin et vecteur de l'invisible.

Plutôt dans sa tour d'ivoire ou artisan impliqué? Impliqué pour connaître et loin pour se protéger. La tour d'ivoire implique l'idée d'un refuge trop aisé pour lire encore le monde. Il nous faut un peu de terre sous les

D'où te vient ce détachement qui te caractérise sur scène, malgré une très forte implication, une grande sincérité?

La scène me fut longtemps une souffrance. Un endroit questionnant, déstabilisant, souvent destructeur. J'ai aimé la scène le jour ou j'ai accepté de m'aimer et donc d'aimer. Aujourd'hui, elle est un lieu où je fais don de mon travail, de mes émotions, où enfin j'assume et revendique ce pourquoi je suis là. Enfin me voilà un simple facteur, un humble vecteur.

Pour conclure notre conversation, quels sont tes projets

Beaucoup de projets sur l'établi, certains très avancés, d'autres au stade d'idées. Mais je vois le temps défiler plus qu'il ne faudrait et la poussière qui se dépose sur certains ouvrages. La procrastination s'amplifie. Les idées ne sont crédibles que lorsqu'elles prennent corps. Sur l'établi, j'aperçois un post-it : Bruno Tocanne et MK.



- Marcel Kanche et I.Overdrive trio : Et vint un mec d'outre-saison (IMR cristal - 2012)
 • Bruno Tocanne : 4 New dreams (IMR002 - 2010)
- Bruno Tocanne : Libre's) ensemble (IMR003 2010) • Bruno Tocanne : Dila dila (IMRBY0008 - 2012)
- Bruno Tocanne : In a suggestive way (IMR007 2012)

